le *Cauensis ;* lorsqu'ils sont altérés ou ne concordent pas, les éditeurs ont recouru au *Legionensis* et au *Lugdunensis 401.*

Je ne reviens pas sur les très grands mérites de l'entreprise, qui ont été déjà exposés à propos des volumes précédents. Pour les *Verba dierum*, on pourra désormais comparer la traduction hiéronymienne, établie de la façon la plus minutieuse, avec *Les anciennes versions latines du deuxième livre des Paralipomènes*, sur lesquelles dom Weber a publié un bel ouvrage à Rome en 1945.

Pierre COURCELLE.

Histoire littéraire.

Ph. POULAIN, *La littérature latine* : Collection « Que sais-je », Paris, Presses universitaires, 1948, 127 pages.

Mettre en comprimés la littérature latine est sans doute une tâche tentante : M. A. Dupouy s'y était essayé (*Rome et les lettres latines*, Colin, 1924), mais en traçant les grandes lignes et dégageant les aspects ; M. Ph. Poulain le fait en « bourrant », si j'ose dire, ses six chapitres (La littérature préhellénique — Le génie satirique — L'éloquence — La pensée — La poésie — La littérature chrétienne) de tout son savoir — qui est vaste et précis à la fois. D'où nécessairement une forme condensée, quasi algébrique, une analyse procédant par allusions, sinon par énigmes, avec parenthèses, guillemets, artifices de ponctuation... Le lecteur instruit comprend tout juste, et avec un effort perpétuel de concentration ; je mets l'élève au défi de suivre et de s'instruire vraiment ; il doit fatalement poser le livre après une application découragée. Que tirer de ce condensé (p. 7) : « Plus nettement dramatique (que les fescennins?) était la *satura*. Des bouffons paysans (?) s'y dépensaient en danse, parlaient (?), chantaient. Des tournées de « saltimbanques » jouèrent à Rome même sur une scène en bois (?). C'est là aussi que des fables populaires (?) étaient « mimées », et, comme au music-hall, les femmes ont la vedette (?). Le spectacle compte aussi (?) beaucoup dans l'*atellane*, d'origine osque et qui n'émigre à Rome qu'à la fin du IIIe ; à cette date, la Sicile est conquise ; après Tarente (270) non moins hellénisée, bien avant la Grèce même (146), elle séduit son vainqueur. » Que dire de cette image d'Horace (p. 99) : « Célibataire, jouisseur, sceptique, républicain, fuyard, il chante famille, morale, les dieux, Auguste et la patrie... Il pleure, balbutie devant l'objet aimé. Banal est l'amant sur le seuil, mais un couple se retrouve : il est « sentimental »... La vieillesse vient vite : telle est belle (livre III) dont la voix chevrote au IVe. » Qu'on lise l'analyse des pièces de Plaute : tout y est, pour qui les connaît ; rien n'y est intelligible, pour qui doit s'instruire. Faut-il signaler l'étrangeté de certaines formules : p. 5, « Rome était née (763 av. ?) de fusions et

de conquêtes » ; p. 10, « l'esclave citadin « snobe » le campagnard » ; p. 12, « ces psychologues » (il s'agit d'Atilius et de Trabéa !) ; p. 19, « les poètes-mitrailleuses » (raillés par Horace) ; p. 106, « Ennius est simple comme Euripide, ni pédant ni « tendu » (?) ; p. 113, « de ces trois solutions Virgile choisit une quatrième (*sic* !) : l'*Énéide* » ; p. 123, « prenez une bonne dose de Virgile, agitez, il sort une tragédie » ; p. 126, « saint Ambroise, fonctionnaire, évêque, puis chrétien » ; ibid., « saint Jérôme, plus proche peut-être de Renan que d'Hilaire » ; p. 127, « Satire pas morte ! »... Faut-il relever des bourdons orthographiques? P. 9, « Muccius Plautus » ; p. 87, « Gratius Faliscus » ; p. 125, « les Natalitia » ; p. 127, « Labriole »...?

J. Marouzeau.

Enzo V. Marmorale, *Cato Maior* (Biblioteca di cultura moderna, n. 459). Sec. ed. : Bari, Laterza, 1949, 1 vol. in-8°, 266 pages.

Voici sur Caton la seconde édition d'un livre paru en 1944. Livre tout imprégné d'un esprit libéral et antitotalitaire, qui exalte dans Caton le défenseur des traditions démocratiques contre Scipion l'Africain, précurseur de l'aspiration à la monarchie et à la tyrannie. Livre marqué par les circonstances de sa composition à une époque et dans une partie de l'Italie, entre Naples et la Sicile, où la guerre faisait rage. L'auteur blâme la facilité avec laquelle les historiens prennent le parti des soi-disant hommes de génie, conquérants et conducteurs de peuples, et contre eux défend son héros qui n'a pas été un réactionnaire, luttant contre le courant de l'histoire, s'il est vrai que l'histoire des hommes est avant tout celle de leur liberté.

Deux parties : l'une, chronologique et critique, étudie la vie et les œuvres replacées dans le cours de cette vie, l'autre est un portrait de Caton sous le quadruple aspect du paysan, de l'orateur, de l'historien et du politique. La première partie donne en quelque manière la justification scientifique de la seconde, qui se présente davantage comme un essai littéraire. Celui-ci est, du reste, d'un relief et d'une personnalité remarquables. L'inconvénient de ce plan, qui peut sembler un peu artificiel, est de dissimuler ce qu'il a pu y avoir d'évolution dans le personnage, qui, malgré sa rigidité, est loin d'être tout d'une pièce. L'avantage est de permettre une analyse plus creusée de son originalité et de nous en laisser dans l'esprit une forte image.

Le cadre de ce compte-rendu ne nous permet pas de suivre dans le détail les discussions de la première partie, où l'auteur met à profit les travaux de son compatriote Fraccaro, qui, dans divers mémoires, a contribué à fixer les points les plus importants de la biographie de Caton. Contre Fraccaro et la plupart des critiques, il admet que Cato

est un *cognomen* qui a été donné pour la première fois à notre personnage qui se serait auparavant appelé Priscus : c'est la tradition de Plutarque. Il distingue deux tribunats, l'un comme *tribunus rufulus*, choisi par Marcellus, l'autre comme *tribunus militum*, élu par le peuple. Il admet que Caton est venu se fixer à Rome quelque temps avant la bataille du Métaure (Fraccaro) et propose la date de 209. Caton embrasse la politique de Fabius Cunctator, dont M. Marmorale défend la figure contre De Sanctis. Il repousse la conjecture de Fraccaro que Caton questeur aurait été attaché au préteur M. Pomponius Matus et non à Scipion ; il défend le récit de Plutarque, qui nous montre le jeune magistrat venant à Rome critiquer la gestion, spécialement la gestion financière et la discipline militaire du futur vainqueur de Zama (Tite-Live n'en dit mot). Contre Ettore Pais, il ne croit pas que Tite-Live ait eu sous les yeux le discours prononcé par Caton consul contre la loi Oppia. Il souligne que la part décisive prise par lui à la victoire d'Acilius Glabrion aux Thermopyles a été reconnue même par De Sanctis. Pour l'histoire si obscure et si controversée du procès des Scipions, c'est à De Sanctis qu'il se référerait le plus volontiers. Il ne croit pas qu'il y ait eu à proprement parler une action intentée contre l'Asiatique, mais seulement une demande de reddition de comptes. Sous la censure, le recensement des cavaliers se serait inspiré, comme le veut Janzer, de l'idée de renforcer le corps d'éléments qui n'étaient pas sénatoriaux. Contre Fraccaro et avec la tradition, il croit à deux discours séparés, l'un sur les statues et les tableaux, l'autre sur les vêtements et les véhicules. Dans un chapitre sur Caton et la culture grecque, il estime que c'est à Atticus et à Cornélius Népos que remonte la notice du *Cato major*, selon laquelle Caton ne se serait mis que sur le tard à l'étude du grec. Caton a su le grec dès sa jeunesse, il redoutait chez les Grecs surtout le risque de la corruption des mœurs ; il ne fut pas cependant un « mishellène ». D'une façon générale, dans son livre, M. Marmorale ne met pas au premier plan, comme c'est souvent le cas, l'opposition d'un Scipion philhellène et d'un Caton « mishellène », mais bien plutôt celle d'un Scipion impérialiste et démagogue et d'un Caton attaché à l'Italie et à la liberté.

M. Marmorale, si favorable, si enthousiaste même pour son héros, ne critique sévèrement en lui que l'historien. Les *Origines* ne lui paraissent satisfaire ni aux exigences des modernes ni à celles des anciens en matière d'histoire. Le plan en est disparate. Fronton, Aulu-Gelle n'ont pas jugé à propos de nous en conserver une page et, venant de tels admirateurs, ce silence est significatif.

On ne peut nier l'intérêt du livre de M. Marmorale. Il vient sans doute à son heure non seulement par sa critique de l'impérialisme, mais

plus généralement en nous invitant à réfléchir sur les excès d'une certaine tendance moderne ou plutôt contemporaine, à juger la valeur et l'importance des hommes politiques d'après leur accord ou leur désaccord avec ce qu'on appelle le sens de l'histoire. Cette justification du fait accompli, que trop souvent on en tire, ne conduit-elle pas, en définitive, à la servitude? Et n'en est-il pas ainsi même de certaines idéologies soi-disant « progressistes »?

Pierre BOYANCÉ.

Francesco DELLA CORTE, *Catone Censore. La vita e la fortuna* : Turin, Rosenberg et Sellier, 1949, 1 vol. in-8°, 190 pages.

Caton est à l'honneur en Italie, puisqu'en même temps que la seconde édition du livre de M. Marmorale paraît l'important ouvrage de M. F. Della Corte. Il comprend, lui aussi, deux parties, mais de conception différente. La première est la partie synthétique ; elle nous donne un récit continu avec références aux seuls textes anciens. La seconde est analytique, selon une formule originale. Sous le titre : « La fortune de Caton », elle passe en revue les divers auteurs de l'Antiquité qui nous ont parlé de Caton et elle soumet à un examen critique leurs divers témoignages. Cela permet une étude précise et généralement judicieuse. L'inconvénient est de trop isoler l'exposé continu et les justifications qui l'appuient ; il est aussi sur un même fait de disséminer les éléments de l'étude.

A la différence du Caton de M. Marmorale, le Caton de M. Della Corte nous apparaît dans son évolution. En particulier, dans la seconde partie de sa vie, nous le voyons apaisé par la maturité et relâchant même l'austérité de son genre de vie. M. Della Corte attribue à cet égard une grande influence à ses sentiments paternels. C'est pour son fils qu'il cherche à s'enrichir et on le voit devenu un capitaliste, jaloux toutefois de garder certaines apparences vis-à-vis de l'opinion d'une manière qui ne manquerait pas, à dire vrai, de quelque hypocrisie. Nous le voyons lié par le mariage de son fils avec Paul Émile et se rapprochant par là des cercles philhellènes. L'exposé de M. Della Corte est écrit d'une plume vivante, un peu facile parfois. Il fait place à des hypothèses qui apparaissent assez hardies et je pense en particulier à la manière dont nous est présentée la genèse du *De agricultura*. Le souci de revivre par le dedans la psychologie du héros me semble entraîner à une reconstitution que les textes n'autorisent que faiblement et dont l'intérêt indéniable a quelque chose de romancé. En effet, selon notre auteur (p. 52 et suiv.), Caton, devenu le riche capitaliste que nous disions, éprouve le besoin de se justifier, en montrant qu'il n'a point oublié ses origines paysannes, et cherche essentiellement à faire voir comment on

peut s'enrichir par l'agriculture. Ainsi écrit-il une première esquisse que, dans la suite, il accroît d'une façon un peu désordonnée par de nouveaux préceptes. On a la surprise de voir pour le vieux Caton employer une réminiscence de l'auteur de *Du côté de chez Swann* : « Né de contingences politiques, le traité devint une recherche du temps perdu de la jeunesse, quand il n'avait que deux moyens pour vivre : l'agriculture et la parcimonie » (Plut., *Cat. mai.*, 25, 1). Ce qui contribue à la vie de l'exposé, c'est le grand nombre de citations faites de l'œuvre de Caton ; comme il s'agit de fragments, il n'est pas toujours sûr que l'emploi ingénieux qui en est fait corresponde bien au sens et à la portée réelle des textes. A la différence de M. Marmorale, M. Della Corte apprécie l'effort historique de Caton dans ses *Origines* (p. 37 et suiv.). Il replace l'œuvre dans la vie, met à part les trois premiers livres qui méritent seuls le titre d'Origines. Parmi les trois types d'histoire distingués par Polybe (3, 1, 3-4), ils correspondent aux deux premiers, celui de l'histoire généalogique et celui de l'histoire coloniale. Caton viendra au troisième, celui de l'histoire pragmatique, dans les quatre livres suivants.

La seconde partie du travail de M. Della Corte, un peu lente peut-être, examine avec acribie, depuis Ennius jusqu'à l'auteur anonyme du *De viris illustribus urbis Romae*, tous les textes qui nous ont parlé de Caton. Elle ne manque pas de digressions intéressantes, comme celle qui, p. 77 et suiv., oppose au système d'éducation adopté par Caton celui de l'humanisme du cercle de Scipion Émilien et va jusqu'à nous faire une histoire de la bibliothèque de Persée qui fut transportée par Paul Émile à Rome, et à en conjecturer le contenu. La place centrale est donnée à la *Vie* de Plutarque (p. 145 et suiv.), dont même les erreurs sont instructives pour qui étudie la fortune posthume de Caton. Au nombre de ces erreurs, M. Della Corte place l'histoire de Caton écoutant à Tarente les enseignements du pythagoricien Néarque. Il la considère comme une invention du *De Senectute*. M. Marmorale reste, au contraire, comme Ettore Pais, persuadé de sa véridicité. C'est sur Plutarque que M. Della Corte appuie surtout sa thèse sur l'évolution psychologique et morale de Caton vieillissant (p. 155 et suiv.) et sur une interprétation des fragments du discours *De sumptu suo*.

Pierre BOYANCÉ.

Paul PERROCHAT, *Les modèles grecs de Salluste* : Collection d'Études latines, série scientifique, t. XXIII, Paris, 1949, in-8°, VIII et 87 pages.

Une étude sur *Salluste et Thucydide* publiée dans *R. É. L.*, 1947, p. 90-121, constitue, après développement de certains faits dont il

n'était naguère donné que les références, le premier et plus important chapitre du volume (p. 1-39). Les autres chapitres sont consacrés aux rapports de Salluste à l'historiographie hellénistique (p. 40-45), à Platon (p. 46-60), Xénophon (p. 61-66), Isocrate (p. 67-72) et Démosthène (p. 73-83). Suit une brève conclusion.

Pour tout ce qui touche à des imitations de textes définis, le livre est des plus précieux : les textes grecs et latins sont donnés *in extenso* et accompagnés d'un commentaire concis qui fait ressortir le caractère particulier de l'imitation ou la plus ou moins grande vraisemblance qu'il y ait eu imitation. Certains rapprochements sembleront peut-être contestables, mais peu importe : un tel inventaire doit être lu de façon critique et il serait plus dommageable qu'il péchât par omission. De l'ensemble se dégagent d'ailleurs des conclusions concordantes et fort intéressantes : 1° les emprunts sont beaucoup plus nombreux dans le *Catilina* que dans le *Jugurtha*, comme si Salluste conquérait, peu à peu, vis-à-vis de ses modèles, une plus grande indépendance ; — 2° les imitations de Salluste s'exercent uniquement sur des passages célèbres de ses modèles et sur un très petit nombre de ces passages ; en conséquence, c'est aux mêmes passages que nous renvoient des points très différents de son œuvre : Thuc., III, 81-82, apparaît dans *Cat.*, 10, 3 ; 38, 3 ; 52, 11 ; *Iug.*, 41, 5 ; 42, 4 ; 44, 5 ; *Hist.*, I, 7 ; — 3° les imitations portent presque toujours sur des passages de caractère sentencieux (ce qui contribue à obscurcir souvent la question de savoir s'il y a vraiment imitation, au moins directe) et de ce fait figurent à peu près exclusivement dans les prologues et les lieux communs des discours. Tout ceci caractérise sans aucun doute une certaine manière de concevoir l'imitation littéraire et même de lire. Oserait-on dire que Salluste a pratiqué plutôt des anthologies qu'il n'a lu les œuvres mêmes?

Le lecteur est peut-être moins comblé par les parties du livre où M. Perrochat étudie ce que Salluste peut devoir à ses modèles grecs soit pour ses idées morales, soit pour la conception qu'il s'est faite de l'histoire. Ici, le rapprochement de traits à quelque égard comparables ne suffisait plus : une double mise en place de ces traits chez Salluste et chez son modèle supposé devenait nécessaire. Sans doute est-il bien naturel que l'auteur ait cédé à la pente de son sujet qui était d'illustrer plutôt les ressemblances. Mais n'était-ce pas à lui, maître d'une matière qu'il possède si parfaitement, de nous donner aussi la contre-partie? A propos de la véracité qui convient à l'historien, peut-on vraiment voir dans Salluste un disciple de Thucydide parce qu'il a déclaré vouloir exposer les faits *quam uerissume* (*Cat.*, 4, 3)? A propos de la chronologie, où Thucydide, on le sait, se montre exemplaire, suffit-il de dire que « Salluste n'est pas toujours très précis sur ce point » (p. 4), alors qu'il ne cite

presque jamais aucune date, anticipe les situations, bouleverse outrageusement et sciemment l'ordre des événements (*Cat.*, 27-32)? De même en ce qui concerne le rôle de l'intelligence ou celui des grandes personnalités dans le développement de l'histoire. Les belles formules trop générales d'A. Croiset n'ont-elles pas ici quelquefois égaré l'auteur dans son appréhension des traits propres à Thucydide? Peut-on vraiment faire de Salluste un adepte du « dualisme platonicien » (p. 46) parce qu'il oppose en ses deux prologues l'âme et le corps, alors que ce qu'il tire, d'ailleurs péniblement, de ce lieu commun est une apologie de la « virtù » à l'italienne, expansion amorale de l'énergie individuelle (cf. M. Rambaud, *R. É. L.*, 1946, p. 115-130), aux antipodes par conséquent de la pensée platonicienne?

Le problème de l'historiographie hellénistique est sûrement traité trop vite : de l'énorme bibliographie consacrée à ce sujet (en rapport avec Salluste), M. Perrochat aurait sûrement pu tirer davantage. Une mise en place de Salluste dans la tradition de l'historiographie romaine n'eût pas été ici inutile : l'auteur s'exprime toujours comme si l'histoire en tant qu'œuvre d'art n'avait commencé à Rome qu'avec Salluste ; mais, sans parler de Caton, déjà si plein d'intentions littéraires, il y a eu Caelius, Sisenna, Valerius Antias, Cicéron même, c'est-à-dire autant d'essais orientés dans des directions déterminées, s'adressant à des modèles grecs déterminés, et de ce fait ayant eu à prendre parti, non moins que Salluste, dans les querelles d'école. Même en matière si difficile, des conclusions un peu nettes eussent été plus profitables que les prudentes formules de la page 85.

Un tel sujet comportait-il une partie grammaticale? Fallait-il parler des hellénismes de Salluste? En dépit de quelques pages un peu incertaines (p. 23-24, 34-35), M. Perrochat semble avoir pensé que non. Mais en ce qui concerne le style de Salluste et celui de Thucydide, sur une certaine conception du vocabulaire, de l'accord grammatical, de l'agencement de la phrase, un rapprochement s'imposait, et ces pages (23-38) sont parmi les meilleures du livre ; là encore, cependant, l'impression qui se dégage ne sera-t-elle pas quelque peu inexacte pour n'avoir pas suffisamment marqué la part qui, dans les mêmes faits bien souvent, revient aussi à une certaine tradition latine? Il eût été intéressant de tenter de faire le départ entre l'une et l'autre influence.

Ce livre excellent à tant d'égards ne souffre peut-être que de constituer une pièce détachée — et, de ce fait, privée de ses contrepoids et de ses montures nécessaires — du grand ensemble que M. Perrochat nous doit sur Salluste.

Jacques PERRET.

K. GRIES, *Constancy in Livy's latinity* : Diss. Ann Arbor, Michigan, Edwards brothers, 1949, 176 pages.

Cette dissertation est un exemple de l'utilité qu'il y a à reprendre des problèmes supposés résolus ; particulièrement dans le domaine de la syntaxe, où, comme l'a dit M. B. L. Ullman (*Studies in philology*, t. XLII, 3, 1945, p. 408), le développement historique doit être révisé sur la base de relevés complets. Pour Tite-Live, nous en sommes à peu près aujourd'hui au degré de connaissance où nous avaient fait parvenir les travaux du dernier siècle. Faute de l'instrument de travail que constituerait un *Lexique de la langue de Tite-Live* (cf. ci-dessus, *Chronique*, p. 98), M. Gries entreprend une recherche préliminaire destinée à réviser les travaux de S. G. Stacey, disciple de Wölfflin, sur l'évolution du style de Tite-Live. Depuis S. G. Stacey, la théorie généralement admise est que dans la première décade Tite-Live adopte un coloris poétique qui l'éloigne de l'usage cicéronien, tandis que dans la suite il revient à la norme classique. Selon M. Gries, il est invraisemblable d'admettre que Tite-Live ait pu délibérément, en deux sens, s'écarter de la langue de son temps : si la première décade est d'une tonalité particulière, c'est que l'auteur a été influencé par ses modèles et par son sujet ; pour le reste, son usage présente une remarquable constance, que fait apparaître une triple investigation : *a)* sur les prétendus poétismes, *b)* sur les usages dits non classiques, *c)* sur les usages classiques méconnus.

On trouvera tout au long de ces 150 pages compactes maintes observations pertinentes, ou du moins fines et ingénieuses, sur l'emploi de mots tels que : *alienare, adorare, ambages, animi...*, l'emploi du génitif avec un adjectif, la construction de *inter* avec un gérondif, etc., etc. Un Index des auteurs et un Index des mots facilitent la consultation ; des notes abondantes complètent les informations fournies par le texte.

Faute d'une conclusion générale, qui n'eût pas fait double emploi avec les pages d'Introduction (p. 1 à 16), c'est au détail de la démonstration que s'intéressera le lecteur ; je lui recommande particulièrement les articles qui concernent la synonymie de *amnis fluuius, homines mortales, cupido cupiditas...* De chacune de ces petites monographies se dégage assez nettement l'impression que Tite-Live est, en effet, bien plus de son temps qu'on ne l'a dit, et qu'il faut renoncer à expliquer sa langue tantôt par Ennius et tantôt par Cicéron : le bon sens s'accorde ici avec la vraisemblance linguistique.

J. MAROUZEAU.

Emanuele CASTORINA, *I « Poetae novelli »* : Firenze, La Nuova Italia, [1949], 228 pages.

L'auteur de cette étude a voulu apporter une contribution à l'histoire de la poésie latine au second siècle de notre ère et, dans une période qui passe d'ordinaire pour déshéritée, il a réussi à faire revivre une sorte de pléiade, l'école des poètes qu'il appelle *nouelli*. Le mot n'est pas de lui bien entendu. Il s'est efforcé de le distinguer d'une appellation voisine, les *neoterici*, qui, sous la plume du grammairien Diomède, au IVe siècle, désigne plutôt les poètes habitués aux tours de force de versification et aux « vers réciproques ». Au contraire, le terme de *nouellus* est réservé, par le métricien Terentianus Maurus, aux poètes de son temps, très certainement indulgent à leurs essais et soucieux de leur réputation.

Mais cette histoire ne va pas sans difficulté, car la chronologie de cette école poétique est assez incertaine et les œuvres des poètes terriblement mutilées. Elle ne peut se déterminer que par tâtonnements et par conjecture, par comparaison avec l'époque de Terentianus et celle d'Aulu-Gelle. Ce dernier nous parle, en effet, d'un Annianus et des jeunes poètes qui l'entouraient et étaient les disciples de la même Muse ; or, cet Annianus est né aux alentours de 110, et l'on pourra placer avec quelque chance de vérité la floraison de l'école nouvelle vers 160, au temps d'Antonin le Pieux et Marc-Aurèle. C'est la génération qui précède immédiatement Terentianus Maurus.

Après l'avoir ainsi fixée dans le temps, l'auteur s'efforce de la situer au milieu des écoles de toute sorte qui pullulent à partir d'Hadrien, de lui trouver aussi des précurseurs immédiats ou lointains, tels Lévius, lu, étudié et admiré par les contemporains d'Aulu-Gelle, ou encore Caesius Bassus. Il y a là un effort louable pour donner à cette école une ascendance, mais la rareté des documents ne permet guère que de présenter des vraisemblances.

Dans la seconde partie du livre, M. E. Castorina essaye de définir sa doctrine et il discerne dans cette *Nouitas* une tendance populaire, un amour des réalités rustiques chez des poètes *docti*, capables de se refaire une âme simple, un langage tout proche du *sermo cottidianus*, avec des libertés syntaxiques, un retour à la métrique archaïque, un goût évident pour la variété des rythmes et la brièveté des vers. Tout cela est clairement démontré par l'auteur qui nous rappelle fort à propos que tel de ces poètes réunissait ses amis en son domaine du pays Falisque, que tel autre fêtait avec eux, en chœur et joyeusement, les vendanges dans sa propriété de la banlieue de Rome, tout ceci expliquant un certain aspect de leur inspiration. Il énumère, d'autre part, tous les mètres qu'ils employèrent de préférence, et qui sont rares ou archaïques.

Enfin, c'est dans la troisième partie que nous faisons connaissance avec les grands noms de ce petit groupe : on les attendait avec impatience, et autour d'eux M. E. Castorina a réuni le peu de renseignements biographiques que nous possédions et les quelques vers qui représentent leur léger bagage. C'est le maître du chœur, Annianus, célèbre par son hospitalité magnifique et son goût de la vie rurale ; son disciple, Septimius Serenus, auteur de *Falisca* et d'*Opuscula ruralia* ; d'autres encore, qui ne sont guère que des noms, Alfius Avitus, auteur d'*Excellentes*, sortes de médaillons poétiques, Marianus, Julius Paulus, qui maintinrent la nouvelle école pendant une cinquantaine d'années, de 160 environ à 210.

Tel est l'essentiel de cette étude, qui souligne également l'influence posthume de ces *nouelli* sur Ausone, sur les poètes chrétiens, sur Boèce. C'est un livre parfois un peu dur à lire, parce que les discussions critiques envahissent un peu trop le texte, au lieu d'être rejetées en notes ou en appendice, et parce que les mêmes choses reviennent plusieurs fois sous les yeux du lecteur. Mais c'est une étude qui suppose de longues et patientes recherches, qui présente des solutions vraisemblables et ajoute un intéressant chapitre à l'histoire de la poésie latine. L'auteur est servi par un sens littéraire très fin et il a écrit de bien jolies pages sur les fragments de Serenus, dont il fait valoir l'inspiration délicate et la forme à la fois simple et précieuse. Il nous fait regretter la perte de poèmes semblables. Quel meilleur éloge d'un livre que d'avouer qu'il nous fait aimer les choses et les hommes dont il parle?

Édouard GALLETIER.

R. E. H. WESTENDORP BOERMA, *P. Vergili Maronis libellus qui inscribitur Catalepton*, Pars prior : Thèse de l'Université de Groningue, de Waal, 1949, 168 pages.

On ne se plaindra pas que la curiosité soulevée par l'énigmatique recueil qu'est le *Catalepton* soit épuisée. Il y a près de quarante ans, le philologue allemand Birt en donnait une édition et un commentaire qui contribua grandement à l'exégèse de ces vers, où il subsiste quelque chose des essais de jeunesse de Virgile, et je lui consacrais moi-même en 1920 une thèse complémentaire. Depuis cette date, il n'est guère d'année où un chercheur n'ait fait effort pour améliorer une interprétation ou résoudre un problème demeuré inexpliqué. M. Westendorp Boerma a estimé que le moment était venu de faire un bilan de toutes ces recherches dispersées et de repenser pour son compte les questions différentes que posent ces 262 vers. De cette intention est issu ce premier volume, très nourri et fort agréablement présenté.

Le recueil dit *Catalepton* comprend, on le sait, 3 Priapées, au total 45 vers, reste probable d'un recueil plus complet, et 15 épigrammes (217 vers). Les Priapées sont absentes de ce volume, qui est uniquement consacré aux huit premières épigrammes, dont il offre le texte avec un apparat critique, une traduction anglaise, celle de Fairclough, modifiée à l'occasion par l'auteur, une bibliographie particulière, un résumé des observations diverses faites par la critique antérieure sur le sens de la pièce, enfin un très copieux commentaire littéral.

Cette édition explicative est précédée d'une Bibliographie qui, sous des rubriques variées, signale toutes les publications ou tous les articles consacrés à ces pièces, et de fort importants prolégomènes. La bibliographie est impressionnante, mais tout n'y est pas d'égale valeur, et il aurait fallu y faire des sacrifices. Ainsi parmi les livres où il est parlé « *de Vita Carminibusque Vergilii iuuenis* », on pouvait sans injustice laisser de côté des manuels d'histoire littéraire, malgré leur mérite, tels que ceux d'Amatucci, de Veniero ou de Pichon. Si l'auteur voulait citer quelque chose de ce dernier, c'est son édition de Virgile qu'il eût dû mentionner, où l'on trouve une intéressante étude sur l'*Appendix Vergiliana* et de larges extraits annotés. Dans la partie réservée aux *Commentationes criticae et exegeticae*, il y a des indications qui font double emploi avec la bibliographie particulière à chaque pièce. Ainsi pour l'épigramme II, les articles de Mathieu et d'Hermann sont cités ici et là. En dehors des articles d'intérêt général, il n'eût fallu, semble-t-il, admettre dans cette liste aucune des études qui ont leur place naturelle dans la bibliographie de l'épigramme 1, 8 ou 10...

Dans les *Prolegomena*, le lecteur trouvera des indications sur les manuscrits, sur les éditions, sur le titre du recueil, sur les vies de Virgile, sur deux questions, enfin : Virgile a-t-il écrit le *Catalepton*? Quand et comment ce livre a-t-il paru? J'aurais aimé me laisser convaincre que le titre de *Catalepton* doit être maintenu à l'ensemble *Priapea-Epigrammata* et que, par un privilège sans autre exemple, ces 262 vers jouissent de deux titres particuliers et, par-dessus le marché, d'un titre général. Mais je n'ai rien trouvé qui pût m'expliquer le doute de Servius et son étrange formule, *septem siue octo libros*, et je continue à penser que ce mot de *Catalepton* est beaucoup moins un nom et le titre inutilement imaginé par les éditeurs pour les Priapées et les Épigrammes que l'expression adverbiale κατὰ λεπτὸν employée par Suétone pour opposer aux grandes œuvres les poèmes de sujet varié attribués à la jeunesse de Virgile.

Le problème essentiel est celui de l'authenticité de ces *minora*, et ces dernières années on a bataillé ferme pour déterminer les critères qui

doivent permettre de la reconnaître ou de la rejeter. Pour forcer cette difficile serrure, diverses clefs s'offrent à nous : témoignages anciens, allusions historiques, données des biographies virgiliennes, emploi des mots, règles métriques, les raisons de goût étant rejetées à la fin et quasi éliminées. Hâtons-nous de dire qu'il est bien rare qu'une même pièce satisfasse à toutes ces exigences : il est à craindre qu'avant comme après, la place ne reste grande à l'arbitraire. L'auteur est de ceux qui croient, dans l'ensemble, à la paternité virgilienne : sur 15 pièces, il y en a 11 authentiques, les pièces 1 à 8 contenues dans le présent volume, et, d'autre part, les nos 10, 11, 12, le reste, soit les nos 9, 13, 14, 15, étant exclu. Ces huit premières épigrammes auraient été composées entre 50 et 41, mais elles n'auraient pas été, plus que les autres, publiées par le poète. A sa mort, Varius et Tucca se trouvèrent en présence d'œuvres diverses qu'ils crurent virgiliennes, sans en être très sûrs, et gardèrent le tout dans leurs papiers. C'est seulement, d'après notre auteur, plus tard, à l'époque de Tibère, que, par un hasard quelconque, un libraire eut en mains ces textes et les publia. Avec beaucoup de bon sens et de vraisemblance, il a soin d'ajouter : *Sed iam tum emendator uel potius interpolator eis carminibus Vergilii spuria adiecerat.* Aveu qui n'est pas fait pour nous rassurer sur l'origine vraie du petit lot de nos épigrammes !

Malgré tout l'intérêt que j'ai pris à la lecture du livre de M. Westendorp Boerma, je serai très bref sur le commentaire qui accompagne chaque pièce. Avec un soin minutieux, il a fait le tour des questions que pose parfois chaque vers et il n'a pas ménagé l'effort personnel pour élucider le texte à l'aide de rapprochements nouveaux. Si l'on veut se donner une idée des hésitations de la critique, des thèses soutenues, à propos d'un même texte, avec les meilleurs arguments, on pourra lire, par exemple, le commentaire de la pièce 3, sorte de courte oraison funèbre d'un grand capitaine brisé dans sa course par le destin. S'agit-il d'Alexandre, de Mithridate, de Phraate, d'Antoine, de Pompée? De nouveau on nous propose Pompée, jadis suggéré par Burmann, mais — et ceci est une raison de goût qui a parfois sa revanche — il paraît bien difficile de voir dans ce *ualido... regno* sur quoi s'appuyait le grand homme le simple équivalent de *magna potestate* et d'appliquer le terme de *graue seruitium* à l'autorité qu'il prétendait exercer à Rome. L'auteur de ce livre est du reste sans illusion sur la solidité des conclusions que l'on peut apporter en cet étrange recueil. Ne déclare-t-il pas, à la p. xx, que l'obscurité de ces poèmes est telle que ni lui ni personne ne peut se flatter de fournir partout une interprétation certaine. Ceci est d'un bon esprit.

Sachons gré à M. Westendorp Boerma d'avoir abordé, avec une foi

nouvelle, ces œuvrettes toutes hérissées d'épines et de nous avoir donné une étude qui est une bonne mise au point.

Édouard GALLETIER.

L. PEPE, *Tibullo minore* : Napoli, Armanni, 1948, XI & 159 pages.

Étude attachante, où M. L. Pepe cherche, à son tour, à résoudre les problèmes que posent les élégies qui, sous le nom de Lygdamus, ont été insérées dans le IIIe livre du *Corpus Tibullianum*. Tout revient à cette question : qui est Lygdamus? — Un imitateur de Tibulle, a-t-on répondu jusqu'ici. M. Pepe écarte ce « préjugé », et, reprenant la comparaison des thèmes semblables, des expressions analogues chez les deux poètes, il trouve Lygdamus plus frais, plus direct. C'est donc Tibulle qui est l'imitateur et qui, de plus, développe et amplifie comme s'il se répétait. Cette constatation sert de point de départ à M. Pepe qui met ainsi à la base de ses investigations un jugement de valeur, ce qu'il reprochait pourtant aux philologues antérieurs.

Dès lors c'est sur la chronologie tibullienne que M. Pepe porte son attention. La maturité artistique dont fait preuve la plus ancienne élégie connue, qui est de 31 ou 30, nous oblige à admettre une production juvénile de Tibulle, antérieure d'une dizaine d'années, et, par suite, à remonter sa date de naissance. Ce principe, M. Pepe le trouve confirmé par le témoignage d'Horace. Lorsque, dans l'Épître I, 4, il appelle Tibulle *nostrorum sermonum candide iudex*, il ne peut songer qu'aux premières satires et à la polémique suscitée par leur publication. L'allusion à Cassius de Parme (tué après Actium sur l'ordre d'Auguste) serait politiquement inopportune au moment de la publication des Épîtres. De même, à cette époque, Horace ne saurait s'appliquer l'expression *Epicuri de grege porcus*. Il faut donc placer la composition de cette épître une dizaine d'années avant la date qu'on assigne généralement aux Épîtres. Il en est de même de l'Ode I, 33 : Glycère est un nom symbolique ; il désigne l'inspiratrice du jeune Tibulle, la Néère des élégies de Lygdamus, la *puella innominata* des poèmes 13 et 14 du livre IV. Tels sont les arguments essentiels que M. Pepe sollicite d'Horace pour appuyer sa thèse. Or, parti d'une exigence arbitraire : trouver en dehors des deux livres authentiques une poésie juvénile de Tibulle, M. Pepe veut y répondre par des textes que nous ne pouvons dater qu'approximativement, mais qui sont vraisemblablement postérieurs à 31 de plusieurs années, postérieurs donc à d'éventuels poèmes de jeunesse de Tibulle. Puis, quand Horace écrit les Épîtres, qu'il appelle aussi *sermones* (Epist. II, 1, 250), il est revenu à l'épicurisme dont il s'était passagèrement écarté sous l'influence de préoccupations nationales. Et pourquoi ne ferait-il pas allusion alors à Cassius de Parme, qu'il con-

sidère ici comme poète, alors que Virgile a maintenu, en l'honneur de Gallus poète, la X^e^ Bucolique? Voir en Glycère un nom symbolique (cf. en français : Dulcinée) me paraît une heureuse suggestion. Mais cela implique qu'Horace ne vise aucune femme déterminée. Tibulle, qui a déjà chanté des « Glycère », est alors sans amour qu'on sache, peut-être à la fin de sa vie.

L'auteur veut maintenant préciser la date de naissance de Tibulle : le ton d'Horace à son égard, le fait que Domitius Marsus, dans son épigramme, le rapproche de Virgile sont, aux yeux de M. Pepe, des indices que Tibulle est contemporain de ces deux poètes. L'objection, si Lygdamus = Tibulle, vient du pentamètre de III, 5, 18 : *cum cecidit fato consul uterque pari*, que l'on retrouve chez Ovide. Se refusant à admettre un vulgaire plagiat d'Ovide, M. Pepe cherche et trouve, dans le vers de Lygdamus, une allusion à un autre fait : l'obligation où furent les deux consuls de l'an 66 de renoncer à leur charge, après avoir été condamnés dans un procès. A cet effet, M. Pepe interprète *fatum* par *calamitas* et *cadere* par « tomber », au sens politique. Ainsi Lygdamus-Tibulle est né en 66 av. J.-C. Passons sur la puérilité qu'il y a à déduire du ton d'Horace l'âge de Tibulle ; mais les termes *cecidit fato* ne peuvent être dissociés ici et n'ont, ensemble, qu'une signification : mourir. Ce qui ruine l'explication de M. Pepe.

C'est à Ovide que l'auteur demande alors des preuves de l'identification de Lygdamus avec Tibulle. Ovide, en effet, imite Lygdamus comme il imite Tibulle, et même, dans l'élégie sur la mort de Tibulle (Am. III, 9), il mêle les réminiscences des deux poètes : preuve qu'il savait que ceux-ci n'étaient qu'un. Si certains parallélismes établis par M. Pepe n'ont rien de convaincant, d'autres sont troublants. Moins, cependant, lorsqu'on songe qu'Ovide imite aussi Properce, de la même manière, et qu'il y a, dans ses vers, des collusions bien plus frappantes encore avec le premier cycle de Sulpicia. Mais le vif intérêt de ce chapitre réside dans le rapprochement que fait M. Pepe de l'élégie d'Ovide et du poème funèbre hellénistique comme l'Épitaphe de Bion : dans les deux, le poète passe en revue les œuvres du poète mort par des allusions assez reconnaissables. Encore faudrait-il, pour le poème d'Ovide, que les élégies de Lygdamus eussent été connues à ce moment-là, et, sur ce point, M. Pepe est plein de contradictions.

Enfin, M. Pepe montre que la tradition manuscrite ne s'oppose pas à sa thèse. Bien des manuscrits n'ont pas, en effet, en tête des élégies de Lygdamus, l'indication *incipit tertius* qu'on trouve dans d'autres, ce qui laisse croire qu'elles ont été insérées dans le livre II, au moment de sa publication, après la mort de Tibulle : question souvent débattue sans qu'on puisse arriver à une décision.

En conclusion, le problème de l'identité de Lygdamus n'est pas résolu. Il semble que nous ne puissions nous appuyer sur rien, dans une telle question, mieux que sur des remarques d'ordre philologique, métrique, esthétique ; celles-ci ne désignent pas l'auteur ; elles paraissent bien refuser ces élégies à Tibulle, même adolescent. Il faut néanmoins être reconnaissant à M. Pepe d'avoir rafraîchi, pour ainsi dire, toutes sortes de questions relatives à ce sujet et d'avoir apporté çà et là des suggestions neuves.

E. Bréguet.

Scholia in Horatium in codicibus parisinis latinis 17987 et 8223 *obuia, quae ab Heirico Autissiodorensi profecta esse uidentur*, ed. et app. crit. instr. H. J. Botschuyver, IV : Amsterdam, Van Bottenburg, 1942, XI-517 pages.

Ce sont les incertitudes des années de guerre qui nous amènent à signaler bien tardivement (un premier exemplaire s'étant égaré) la publication intégrale, en un volume unique, d'un commentaire inédit d'Horace, dont M. Botschuyver avait publié le premier fascicule (*Odes* et *Épodes*) en 1940 (cf. le compte-rendu de cet ouvrage dans cette Revue, t. XIX (1941), p. 374-375). Le présent volume reproduit la publication de 1940 et édite, à la suite, les scolies des *Satires* et *Épîtres*. Ce commentaire, largement interpolé de Pseudo-Acron, peut être, comme le suppose ingénieusement M. Botschuyver, l'œuvre d'Héric d'Auxerre, qui, au cours du IX^e^ siècle, étudia Horace dans un travail considéré comme perdu.

Le texte édité repose sur deux manuscrits de Paris, inconnus jusqu'à ce jour : le *Lat.* 17987 de la fin du XI^e^ siècle et le *Lat.* 8223 du XV^e^. Ce dernier est le reflet fidèle, dans le moindre détail, du précédent manuscrit, si ce n'est que, disposant de moins de place, il a éliminé une partie des scolies, ce que M. Botschuyver relève en signant chaque paragraphe de l'un ou des deux sigles témoins.

Dans ces conditions, l'apparat ne peut avoir grand intérêt. M. Botschuyver n'a guère eu à y mettre que des variantes orthographiques : *c/t* devant *i* ; *e/ae* ; *h* omis ou intrus : oratius ; nichil, michi. Page 274, 1, la leçon *uox gla*, dans une citation d'Horace, se corrige aisément en *uos gloria* d'après le texte même du poète. Mais *gla* est l'abréviation (avec *l* tildé) de *gloria* et ne devrait donc pas figurer dans l'apparat. L'éditeur aurait pu sacrifier sans inconvénient ce genre de variantes qui n'apprennent rien sur la tradition. Il suffisait de donner les corrections utiles et, en ce cas, le texte corrompu. Encore est-il bien gros de dire *scripsi* quand il y a seulement substitution du texte d'Horace à une leçon fautive du commentaire. En revanche, un index non complet, mais abondamment fourni, relève les mots les plus importants de ces scolies et

permet d'observer des particularités intéressantes de langue et de prononciation.

M. Botschuyver, qui s'est signalé par de nombreuses publications de commentaires horatiens (cf. cette Revue, 1936, p. 207, et 1939, p. 403), a défriché un terrain aride et ingrat. Il a ouvert ainsi un champ de recherches qui doivent être fructueuses. Encore faut-il que la matière éditée soit élaborée. Certes, ces scolies n'enrichiront guère notre connaissance d'Horace ; du moins permettront-elles, à qui les exploitera, d'utiles considérations sur la transmission des gloses, parallèlement à la transmission du texte (ce qui est un aspect totalement négligé de l'histoire des textes — latins aussi bien que grecs), la langue des commentateurs et le travail philologique à l'aube de la renaissance carolingienne. M. Botschuyver, qui a publié naguère dans *Latomus* (III, 1 (1939), p. 25-51) un solide article sur un autre groupe de scolies horatiennes, sera peut-être attiré (*Hoc erat in uotis...* !) par ces travaux, auxquels l'ont préparé ses probes et utiles éditions.

J. Andrieu.

Th. Copray, *Consolatio ad Liviam, Elegiae in Maecenatem*, t. I : Dissertation de l'Université catholique de Nimègue, Dekker & Van de Vogt, 1940, LV & 179 pages.

En 1934, dans une dissertation de l'Université de Groningue, M. Witlox, étudiant la *Consolatio ad Liviam*, en situait la composition aux environs de l'an 29 ap. J.-C., peu après la mort de Livie, et dans une école de rhétorique. Amené à envisager les rapports de ce poème avec les deux Élégies sur Mécène, il émettait l'idée que celles-ci avaient été rédigées postérieurement, par un autre rhéteur, qui avait trouvé son inspiration dans la *Consolatio*. Sans doute, la curiosité de ses lecteurs ne fut-elle pas entièrement satisfaite, puisque l'Université de Groningue mit au concours, le 1er mai 1937, une question ainsi conçue : « L'auteur de la *Consolatio* est-il aussi celui des *Elegiae*, et à quelle époque les *Elegiae* ont-elles été rédigées? » C'est à la première de ces interrogations que M. Copray apporte, dans son tome I, sa réponse, réservant apparemment pour un second volume la discussion de la date des *Elegiae*.

M. Copray observe d'abord (p. XXXV) que la tradition manuscrite différente des deux ouvrages ne milite pas en faveur de l'hypothèse d'un auteur unique. Sur ce point, il montre avec force (p. XXX et XXXI) combien sont sujettes à caution les conclusions de Schenkl relatives au ms. Urbinas 353[1] : ce dernier dériverait avec trois manuscrits des *Elegiae*

1. « Cuius nulla auctoritas », jugeait Th. Birt, *Jugendverse und Heimatpoesie Vergils*, Leipzig, 1910 (p. 125, dans l'apparat critique).

(F, H et R dans l'édition de Vollmer), d'un manuscrit maintenant perdu et contenant à la fois la *Consolatio* et les *Elegiae* (cf. *Wiener Studien*, t. II, 1880, p. 56-70). Il n'accorde (p. XXXII-XXXIV) pas davantage de crédit à la supposition, faite par Baehrens (*P. L. M.*, t. I[2], p. 19), que la *Consolatio* aurait figuré parmi les manuscrits rapportés du Danemark par Enoch d'Ascoli. Elle n'a, en effet, d'autre fondement qu'un rapprochement entre l'indication : « quae nuper inventa est » portée, à propos de la *Consolatio*, par le ms. Laurentianus XXXVI, 2, fol. 255, et celle contenue dans deux manuscrits de l'*Élégie sur Mécène* (Vossianus lat. 96 et Vaticanus lat. 3269) : « inuenta ab Henoc in Dacia » (l. Dania[1]). Il cherche ensuite à montrer comment les différences qu'on peut observer entre les deux ouvrages, quant à leur contenu, leur composition (au sens rhétorique), leurs particularités sémantiques, la métrique et leurs rapports mutuels ou leurs relations respectives avec les autres écrivains latins, n'incitent pas à en attribuer la paternité à un même auteur, mais en dissuaderaient plutôt.

A vrai dire, tous ces chapitres ne sont pas également convaincants. C'est ainsi que des dissemblances de contenu ou de composition sont assez naturelles, quand il s'agit de poèmes dont l'intention n'est pas la même : les deux Élégies ne sont pas des consolations : l'une est une apologie de Mécène, l'autre une évocation psychologique de ses derniers instants. Les particularités sémantiques des deux textes sont souvent du même ordre et n'ont, par suite, qu'une assez faible valeur démonstrative. Nous y reviendrons, car ce point suggère une remarque d'un autre ordre.

C'est incontestablement la métrique qui fournit à M. Copray ses arguments les plus solides. Reprenant en détail les travaux de L. Müller[2], de Birt[3] et de Middendorf[4], il met en lumière, à l'aide de statistiques et de tableaux, d'importantes divergences dans la versification des deux poèmes, qui rendent invraisemblable leur attribution à un même auteur. A noter, d'ailleurs, que, selon M. Copray, rien dans la métrique ne s'oppose à ce qu'on les date de l'époque d'Auguste.

Enfin, il apparaît que les deux œuvres ne trahissent pas l'imitation des mêmes poètes latins. Tandis que la *Consolatio* manifeste une grande familiarité de son auteur avec l'œuvre d'Ovide, les *Élégies*, sans ignorer celle-ci, dépendent souvent de Properce.

On peut dire, en résumé, que du livre de M. Copray se dégage avec une

1. D'après Tycho Mommsen (*Rh. Mus.*, VI, 628). R. Ellis (*Appendix Verg.* Oxford, 1907), p. XII, incline à comprendre : Hungaria.
2. *De re metrica*, 2e éd., 1894, p. 35.
3. *Ad hist. hexam. lat. symbola*, Bonn, 1876.
4. *Elegiae in Maecenatem*, Dissert. Marburg, 1912, p. 86-95.

forte probabilité l'idée que les deux poèmes ne sont pas dus à un même écrivain.

Qu'en est-il de ses autres affirmations, à savoir que la *Consolatio* a été rédigée peu après 9 avant J.-C. et les *Élégies* entre 8 et 6? Comment les concilie-t-il avec certaines remarques figurant dans le chapitre consacré aux particularités sémantiques? Par exemple p. 47, à propos du vers 44 de la *Consolatio*, que « l'emploi de *ultimus* pro *minimus* ne se rencontre que chez des prosateurs et poètes d'une époque postérieure » (à celle d'Auguste), ou p. 49, que « c'est la première fois que dans la littérature latine nous rencontrons *umbrifer* (v. 428) dans le sens de : porteur d'ombres »; cf. p. 46, à propos de l'Élégie I, des remarques du même ordre sur le sens de *metus* « horreurs » (v. 108) et *candor* « honnêteté » (v. 135), sans oublier (p. 50) le fameux *defunctus* = *mortuus* (v. 39) qui « ne se rencontre qu'à l'époque de la latinité d'argent » et dont on tirait argument pour reculer la date de l'Élégie[1] (p. ex. Middendorf, *o. c.*, p. 39).

On peut s'étonner aussi que M. Copray ne se soit nulle part demandé si les deux *Élégies sur Mécène* sont l'œuvre d'un seul et même auteur[2]. En 1912, Middendorf observait (*o. c.*, p. 98) : « In elegia in Maecenatem altera, paulo rarius invenies quae offendant. » Sa remarque visait la langue et le style, mais les tableaux de M. Copray font apparaître, pour la métrique, des différences sensibles dans les pourcentages, d'une élégie à l'autre (cf. surtout p. 64-65 et 68-69).

On passera sous silence quelques imperfections matérielles, pour se borner à relever une confusion assez grave. Examinant les concordances entre la *Consolatio* et les *Elegiae*, et s'arrêtant sur la plus éclatante : *Cons.* 39-*El.* II, 6, M. Copray, dans son souci de mettre l'accent sur tout ce qui sépare les deux poèmes, note que le terme *opus* dans la *Consolatio* peut s'entendre de deux façons : « Drusus est redevable à Auguste de sa formation et de sa position sociale » et « peut-être le poète a-t-il voulu rappeler en passant le bruit que le père de Drusus ne serait pas Tiberius Claudius Nero, mais Auguste ». Au contraire, « dans la deuxième élégie, *Caesaris illud opus* signifie seulement que Mécène doit sa position à Auguste » (p. 110). Et d'en déduire (p. 115) que : « Ce terme a dans la *Consolatio* beaucoup plus de substance que dans l'*Élégie*. En outre, il y exprime mieux la vraie relation de Drusus à Auguste que

1. Depuis, dans un bref mais substantiel article, publié dans *Mnemosyne* (1941, p. 225-237) : *L'énigme des Élégies sur Mécène*, M. P. J. Enk a montré que cette interprétation reposait sur un faux sens, et qu'il faut traduire : « Il s'était acquitté de sa tâche en camarade irréprochable. » Et de citer à l'appui le v. 69 du même texte et Ovide, *Am.* 2, 9, 23-24.

2. Ribbeck, *Geschichte der röm. Dichtung*, t. III (1892), p. 140, ne le pensait pas.

celle de Mécène à Auguste. » Conclusion dénuée de tout fondement, car, dans *Él.* II, 6, l'expression *Caesaris illud opus* ne désigne nullement Mécène, mais bien Drusus, comme dans *Cons.* 39 :

> Pectore maturo fuerat puer, *integer aeuo*
> Et magnum magni Caesaris illud opus (*Él.* II, 5-6).

Étourderie surprenante chez un auteur soucieux de ne rien affirmer qu'il n'ait auparavant étayé d'arguments solides, et réagissant ainsi de façon salutaire contre les assertions aventureuses ou les rapprochements superficiels de certains de ses devanciers. On trouvera d'ailleurs (p. 105 et 106) une spirituelle raillerie des variations des critiques sur la *Consolatio* et les *Elegiae*.

Au total, si M. Copray n'a pas réussi à démontrer de façon décisive que *Consolatio* et *Elegiae* sont l'œuvre de deux auteurs, il a du moins réalisé une synthèse remarquable des travaux de ses prédécesseurs sur ces deux textes, en y ajoutant une importante contribution personnelle. On ne saurait rendre à son livre meilleur hommage qu'en disant qu'on en attend la suite avec curiosité.

R. Charra.

Pierre Grimal, *Sénèque, sa vie et son œuvre, avec un exposé de sa philosophie* : Collection « Philosophes », Paris, Presses universitaires de France, 1948, 158 pages.

L'intérêt du livre de M. Grimal dépasse le cadre de la collection de vulgarisation où il a paru. C'est un effort méritoire et réussi pour nous montrer dans Sénèque, non pas seulement le moraliste ou l'écrivain, mais le philosophe. Trop souvent, surtout en France et chez ceux qui se disent « littéraires », on se contente à son sujet de lieux communs tout faits. Mais un véritable humanisme se doit de considérer un historien en historien, un philosophe en philosophe. A l'utile bibliographie de la p. 153 et suiv., je ne ferai qu'un reproche : celui de nous parler de Posidonios ; il faut choisir entre Posidonius et Poseidonios ; Posidonios est inusité, et le titre du livre de M. Karl Reinhardt est naturellement *Poseidonios* ! La dissertation si souvent citée de Corssen sur le *Songe de Scipion* ne concerne pour ainsi dire pas Sénèque ; ce qu'il eût convenu de mentionner, c'est le travail de Badstübner, *Beiträge zur Erklärung und Kritik der philosophischen Schriften Senecas*, Programme de Hambourg, 1901, et peut-être, si on citait Corssen, fallait-il rappeler que mes *Études sur le Songe de Scipion* en ont critiqué les résultats. Cela vise surtout les parties eschatologiques des *Consolations*, pour lesquelles on ne saurait plus écrire aujourd'hui (y compris après les travaux de Reinhardt cités par M. Grimal) « à la suite de Posidonius » (p. 61).

M. Grimal a bien montré que Sénèque est un stoïcien orthodoxe. Peut-être ne convient-il pas pour le réhabiliter de paraître ranger parmi les compilateurs des derniers temps de la culture antique Épictète et Marc-Aurèle (p. 41). Incontestablement, il s'apparente à eux par le souci prédominant de ce qu'on doit appeler la vie intérieure, et si ce sont des moralistes, ce sont aussi, comme lui, des spirituels. M. Pierre Grimal a parfaitement raison de montrer l'importance de la doctrine chez Sénèque, notamment de sa théorie de l'univers, mais importance ne veut pas dire originalité, ou plutôt ce qui est original, c'est l'orientation morale.

Ce sera rendre hommage à la qualité du travail de M. Grimal que de lui proposer quelques doutes ou quelques corrections. Je trouve étrange l'application faite, p. 34, de la théorie des « indifférents » : Sénèque porté à excuser, pendant longtemps, les crimes de Néron « en philosophe pour qui la vie et la mort sont des « indifférents ». Ce qui est un « indifférent » pour le sage, c'est sa vie ou sa mort à lui, mais non pas naturellement celles des autres ! P. 44, peut-on attribuer à Sénèque la doctrine des vertus *animalia* alors que, s'il consent à l'exposer *Epist.* 113 à la requête de Lucilius, c'est pour s'en moquer et finir par s'écrier § 26 : *Non possum hoc loco dicere illud Caelianum* : « *o tristes ineptias* ! » *Ridiculae sunt.* On trouve dans Sénèque certains *membra disiecta* de la logique stoïcienne : l'exposé systématique qu'en fait M. Grimal p. 43 est un peu illusoire et concerne moins Sénèque que le stoïcisme. La référence invoquée p. 48 pour la théorie du *pneuma* ne me paraît pas convenir : dans *Quaest. natur.* II, 6, 2 et suiv., il est question non du *spiritus*, mais de l'air, et naturellement cet air est par lui-même « froid et obscur » (cf. II, 10, 1). Sénèque fait-il de la terre un être vivant dans *Quaest. nat.* III, 15, 1 et suiv.? Je ne le crois pas, cf. ce que dit A. Oltramare avec raison p. XXIII de son édition. Parlant (p. 50) de l'élan, en grec ὁρμή, chez Sénèque *impetus*, M. Grimal dit que chez l'homme la réponse à cet élan intérieur est différée. « Avant de se produire, elle exige une adhésion de l'intelligence. Sénèque insiste sur la nécessité de cette adhésion pour qu'il y ait réellement « passion ». Ainsi présentée, la formule est dangereuse. Sans doute, si le jugement par lequel l'âme humaine répond à la sollicitation est erroné, il y a « passion », mais c'est l'erreur, et non pas ce qui serait singulier, l'adhésion de l'intelligence qui définit la passion.

M. Grimal ajoute : « Son analyse de la colère distingue soigneusement entre la sensation première et le développement ultérieur de cette sensation en colère consentie ! » La formule n'est exacte que s'il est bien entendu que la sensation première ne s'appelle pas colère, que la colère c'est seulement la colère consentie. Toujours dans le même contexte, il est dit que le jugement est « la traduction à la conscience d'une appréhension compréhensive directe de la réalité, qui contient en elle-même

la marque de sa vérité, dans son évidence ». Tel est le jugement *vrai*. Mais il n'y aurait pas d'erreur, s'il n'y avait parfois aussi refus d'adhérer à la représentation compréhensive. « Traduction à la conscience » omet l'*adsensio*. Je crois que dans toute cette page M. Grimal a été trahi par son expression, mais il lui sera aisé de la préciser et de la rectifier. Le point intéressant est que Sénèque adopte la théorie intellectualiste de la passion de Chrysippe par exemple, et non celle de Posidonius pour qui la passion n'est pas seulement un jugement erroné ou la conséquence d'un jugement erroné, mais la soumission de la raison aux forces irrationnelles de l'âme, dont il emprunte l'idée à Platon. Cela aurait demandé, je crois, à être précisé.

P. 63, s'il est vrai que dans la *Consolation à Marcia* Sénèque n'admette la survie des âmes que jusqu'à l'ekpyrose, ce qui est la doctrine classique des stoïciens, dans les *Lettres à Lucilius* il parle à plusieurs reprises d' « éternité ». — Pour ce qui est dit de Dieu, il me semble qu'il y aurait eu place pour quelque remarque sur sa beauté et sur la ferveur du ton sur lequel Sénèque aime à en parler.

P. 65, il est dit que les prières ne sauraient avoir aucune action sur la marche des choses. Cela n'est pas exact : dans *Questions naturelles*, II, 37, 2, il est montré comment les stoïciens se flattaient de concilier avec la rigueur des destins (*salua ui ac potestate fatorum*) l'efficacité des prières (*uota proficere*).

Dans ce qui est dit de la morale, une lacune grave est celle de la théorie des *proficientes* : elle est au centre même de l'action morale de Sénèque. Car elle fonde à la fois son attitude d'humilité personnelle si caractéristique de son stoïcisme : Sénèque sait bien qu'il n'est pas le sage, qu'il est venu tard à la vertu, qu'il est enclin à bien des faiblesses — et son apostolat : il connaît les degrés par lesquels faire passer ses disciples.

Au total, justement soucieux de nous rappeler ce qu'il y a de stoïcien dans Sénèque, M. Grimal n'a peut-être pas aussi bien montré ce qu'il y a de lui-même dans son stoïcisme, et ainsi n'est-il pas surprenant qu'il n'ait rien dit de la forme si originale, comme si cette forme n'était pas aussi une part de sa philosophie.

Pierre BOYANCÉ.

Sister MARY TARCISIA BALL, *Nature and the vocabulary of nature in the works of Saint Cyprian* : Diss. Cath. Wash. Univ. (Patristic Studies, vol. 75), 1946, 303 pages.

Cet ouvrage vient se grouper avec plusieurs autres de la même Collection qui ont trait au rôle de la nature dans les œuvres des Pères, à savoir chez saint Ambroise, par Sister Mary Theresa of the Cross Springer, et chez saint Augustin, par Sister Mary John Holman. On ne peut qu'enre-

gistrer avec intérêt ces enquêtes qui viennent fournir une illustration aux ouvrages de A. Biese sur le sentiment de la nature dans l'antiquité.

A vrai dire, on pourra regretter que la matière soit un peu dispersée : le sujet est traité à trois reprises, dans trois groupes d'ouvrages : d'apologétique, de discipline, et lettres épiscopales, avec reprise des mêmes divisions et du même classement. Il s'ensuit que le récolement est difficile à faire, et la conclusion finale n'est pas faite pour fixer nos idées, car elle reste dans de prudentes généralités. C'est que, il faut bien le dire, la *vraie* nature occupe peu de place dans l'œuvre de Cyprien ; elle n'y apparaît guère qu'à travers les souvenirs bibliques et les lieux communs de la littérature païenne, pour sa valeur d'illustration et de symbole : « De toutes les références au monde extérieur, on peut conclure qu'il était sensible à la beauté et aux charmes de la nature, qu'il aimait les jardins..., qu'il était reconnaissant pour le bienfait du ciel, du soleil, de la pluie, pour la fécondité de la terre et pour les sources qui l'alimentent... ; sans aucun doute il voyait la beauté autour de lui, et là voyant, l'aimait » (p. 275). Ces formules : « on peut conclure que..., sans aucun doute... », font assez ressortir à quel point la nature est réellement absente de l'œuvre. Et dans la mesure où elle est évoquée, « ce n'est pas pour le plaisir de la description ni par goût des aspects, formes, sens et couleurs » (ibid.) ; c'est avec la préoccupation d'un artiste de mots qui pratique les procédés de la rhétorique ou même de la poétique, au point que l'enquêteuse, oubliant elle-même un peu son propos, ne se retient pas de disposer les citations de Cyprien de façon à faire apparaître ses artifices rythmiques. Le moins qu'on puisse dire de cette enquête laborieusement et méthodiquement conduite, c'est qu'elle aboutit à une conclusion négative.

J. MAROUZEAU.

Sister M. Jamesetta KELLY, *Life and times as revealed in the writings of St. Jerome exclusive of his letters* (vol. LXX de la collection *Patristic Studies*) : Washington, The Catholic University of America Press, 1944, xv-173 pages.

Voici le soixante-dixième volume d'une série bien connue du public savant : la formule n'a pas beaucoup varié depuis 1922[1]. On prend un jeune étudiant, généralement ecclésiastique, doué de plus de bonne volonté que d'expérience ; on lui donne à dépouiller un texte ou un

1. Non que la Catholic University de Washington n'ait pas, entre temps, relevé le niveau de ses recherches, mais elle a fait porter son effort sur d'autres collections plus ou moins parallèles aux *Patristic Studies*, comme les *Studies in Christian Antiquity* ou *in Mediaeval History*.

auteur, en relevant un ordre de faits déterminé, linguistiques ou (comme ici) historiques ; il confronte ensuite les fiches ainsi établies avec l'enseignement-standard des grandes encyclopédies (I. von Müller, Daremberg et Saglio, Pauly-Wissowa) et les ordonne suivant un plan systématique. Chapitre I : Vie économique et technique ; A, La Nature ; 1, Climat ; 2, Sol ; 3, Minéraux ; 4, Végétation ; 5, Animaux (« saint Jérôme a trouvé plus d'occasions de mentionner des animaux que des plantes... Parmi les animaux sauvages, il fait allusion aux panthères, lions, chameaux — dans son couvent de St. Catharine du Kentucky, Sœur Kelly n'a pas eu l'occasion d'apprendre que le chameau n'existe pas à l'état sauvage ! — loups, daims, éléphants, ours et léopards »), etc.

Un tel répertoire peut évidemment rendre des services à qui est en quête de « textes » sur un sujet donné ; tout lecteur qui le dépouillera y récoltera quelques références utiles[1] ; mais le livre, en tant que tel, est assez décevant : les témoignages sont analysés hors de leur contexte et perdent de ce fait une bonne part de leur signification historique. D'autre part, l'inexpérience de l'auteur l'expose à des méprises, et ses assertions doivent être contrôlées avec vigilance.

Ainsi (l'erreur est répétée trente-cinq fois), elle nous parle avec assurance d'un « saint Hilary the Ermit », confondant Hilarion et Hilaire, faute sans doute de savoir développer le sigle *Vita Hilar.* Elle croit que *scutarius* est un « fabricant de boucliers » (p. 34), ignorant l'existence de ce corps de cavaliers de la garde impériale ; elle loge jusqu'à 50,000 moines dans une *île* du Nil, Tabenna (p. 34, 132), sans doute pour avoir noté quelque part que le nom copte *Tabennîsi* du premier monastère de Saint-Pachôme remonte peut-être à une forme grecque Ταβέννη νῆσος. Les textes compris à contresens ne manquent pas : p. 34, elle parle de *villae* municipales qui « were regarded as ornaments of the state and merited the support of the local government » ; le texte latin (*In Ezech.* 48, 7) dit tout autre chose : les cités utilisaient le revenu de ces propriétés foncières pour l'entretien de leurs monuments publics. P. 84, elle divise la médecine antique en trois « parties », δόγμα, μέθοδος, ἐμπειρία (je passe sur les fautes d'impression des mots grecs) : non, il s'agit des trois écoles, dogmatique, méthodique et empirique, entre lesquelles se répartissaient les médecins de l'époque impériale. L'auteur n'a pas vu l'intérêt du texte (*Adv. Pelag.* I, 21) qui lui apportait ce renseignement : saint Jérôme y donne un inventaire très précis des « arts libéraux » par opposition aux « artes quas Graeci βαναύσους vocant ».

H. I. Marrou.

1. Je note au passage un témoignage intéressant sur l'athlétisme au IVe siècle en Palestine : p. 48, *In Zachar*, 12, 1, *P. L.*, t. 25, c. 1583 AB.

Bertil Axelson, *Das Prioritätsproblem Tertullian-Minucius Felix : Skrifter utgivna av vetenskaps-societeten i Lund*, vol. 27, Lund, 1941, 125 pages.

Le problème de la priorité entre l'*Apologeticum* de Tertullien et l'*Octauius* de Minucius Felix est, par excellence, dans le domaine de la littérature latine chrétienne, le problème irritant, cent fois rebattu depuis 1868, mais toujours ouvert. Il faut savoir gré au philologue de grande classe qu'est M. Axelson de s'être à nouveau penché sur ce problème pour nous aider à y voir clair.

Le premier chapitre, intitulé : *Partisans de Minucius et partisans de Tertullien*, retrace brièvement l'histoire de ces controverses, tout en se gardant d'entrer dans le détail infini de la bibliographie. Puis l'auteur examine, d'un œil critique, les arguments mis en avant par les partisans de la priorité de l'*Octauius*. Les premiers de ces arguments sont d'ordre historique et tendent à considérer l'*Octauius* comme un reflet de l'époque où il a été rédigé, soit en raison du respect de l'auteur à l'égard des anciens philosophes, soit parce que les chrétiens ne font pas figure d'ennemis de l'État. M. Axelson montre la faiblesse d'arguments de cette sorte ; il n'a pas de peine à faire valoir le caractère surtout fictif et littéraire, bien plus que réaliste, du dialogue de Minucius ; il est sévère pour les érudits qui comptent sur l'*argumentum ex silentio*, ou qui découvrent des allusions imaginaires. L'allusion réelle à un discours de Fronton ne sert de rien, selon M. Axelson, pour la datation de l'*Octauius*. Il étudie également les comparaisons de détail qui ont été établies entre l'*Apologeticum* et l'*Octauius* et les thèses de ceux qui ont cherché un troisième terme de comparaison soit avec un auteur (Cicéron), soit avec un écrit (l'*Ad nationes* de Tertullien). Cette partie négative est suivie d'une partie positive destinée à prouver la priorité de Tertullien. Examinant de très près un certain nombre de passages de l'*Octauius*, notamment en ce qui concerne la réfutation des griefs païens et l'attitude à l'égard des philosophes, M. Axelson aboutit à des conclusions très précises sur les procédés de rédaction de Minucius : celui-ci démarque l'*Apologeticum*, mais sans hésiter à altérer ou à contaminer les passages qu'il reproduit ; la copie se reconnaît, pour un philologue averti, à ce qu'elle affaiblit et parfois trahit l'original ; ainsi Minucius s'est-il rendu coupable de délayage et parfois d'exagérations grotesques. La conclusion de M. Axelson (p. 118-119) est donc sévère pour la « perle de l'apologétique chrétienne », qu'il date du premier quart du IIIe siècle, et qu'il juge de loin inférieure aux vigoureuses démonstrations de Tertullien.

M. Axelson est trop lucide pour s'imaginer qu'il a mis le point final aux controverses ; signalons que son ouvrage a déjà été critiqué par

E. Paratore, *La questione Tertulliano-Minucio, testimonianze esterne e argomenti interni, un « Prioritätsproblem » anche nel secolo IV?* dans *Ricerche religiose*, t. XVIII, 1947, p. 132-159. Mais, même s'il se montre trop dur pour Minucius, les arguments qu'il apporte en faveur de la priorité de Tertullien paraissent très sérieux et d'une sûre méthode.

Pierre COURCELLE.

Emanuele RAPISARDA, *Boezio, gli opuscoli teologici tradotti* : *Raccoltà di studi di letteratura cristiana antica*, vol. 5, Catania, XV & 89 pages.

— *La crisi spirituale di Boezio* : Firenze, 1947, 135 pages.

Depuis la fin de la dernière guerre s'est constitué à Catane, sous l'impulsion du professeur E. Rapisarda, un « centre d'études d'art et littérature chrétienne antique » ; ses organes sont deux revues : *Nuovo Didaskaleion* et *Miscellanea di studi di letteratura cristiana antica*, sans compter une *Raccoltà di studi* où ont été déjà publiés divers travaux sur Sedulius, Lactance, Arnobe, Juvencus, Paulin de Nole, etc... C'est dire la vitalité du mouvement créé par l'Université de Catane, mouvement auquel collaborent aussi d'autres professeurs d'Universités italiennes. Les travaux sont naturellement de valeur inégale selon qu'ils émanent des maîtres ou de leurs jeunes disciples, mais l'ensemble présente une réelle homogénéité. Je me bornerai à dire un mot des deux brochures de M. Rapisarda, relatives à Boèce ; l'auteur, qui prépare une édition des *Opuscules théologiques*, a jugé utile d'en publier concurremment la traduction en italien, travail neuf, ingrat, ardu, qu'il a fait indépendamment de celui de Stewart, en s'efforçant à la concision, fût-ce au prix de quelque obscurité ; le traité IV, quoiqu'il ne soit pas de Boèce, est également traduit ; un précieux *Index rerum* termine l'ouvrage. Les vues personnelles de M. Rapisarda se trouvent dans l'autre brochure sur *La crise spirituelle de Boèce ;* il soutient, non sans quelque paradoxe, que les *Opuscules théologiques* ressortissent au domaine de la raison, la *Consolation* au domaine de la foi. La souffrance de Boèce, emprisonné avant d'être condamné à mort, l'aurait rapproché de la foi chrétienne. Sans mentionner l'important travail de R. Carton sur *Le christianisme et l'augustinisme de Boèce*, l'auteur souligne l'influence de saint Augustin sur Boèce ; la *Consolation* illustrerait son retour à la maison de Dieu, le triomphe des méchants l'ayant conduit à reconsidérer la valeur de toute sa culture païenne ; le dialogue même entre Boèce et la Philosophie ressortirait au genre chrétien des *Quaestiones*. Je dois avouer que, pour ma part, je m'en tiendrai, malgré le talent persuasif de l'auteur, aux vues que j'ai exprimées en 1943 dans *Les lettres grecques en Occident* sur le genre de la *Consolation* (p. 279) et sur le christianisme de Boèce (p. 300-

304). (Quelques fautes de typographie : p. 6, n. 6, opuscola ; 12, accomodasse ; 33, interpetrati ; 48, Bonnard (pour : Bonnaud) ; 115, Jordain (pour : Jourdain) ; 119, refregatus.)

Pierre COURCELLE.

Sciences historiques.

J. DELORME, *Chronologie des civilisations* : Coll. *Clio*, Paris, Presses universitaires, 1949, petit in-4°, XV-437 pages.

La série des manuels de la collection *Clio* se complète, avant même son achèvement, par une *Chronologie*. Les entreprises de ce genre n'ont jamais été très nombreuses ; seule, je crois, en France celle d'E. Cavaignac conserve encore un public. Besogne peu attirante, d'ailleurs. Surtout lorsqu'elles embrassent l'ensemble de l'histoire : dans celle-ci, le premier fait relevé est le début de la période thinite, fixé à 3064 avant J.-C., et le dernier la formation du ministère de Gasperi le 4 décembre 1945. Surtout lorsqu'elles sont abondantes : pour donner une idée de la richesse de celle-ci, il suffira de préciser que son index alphabétique couvre 84 pages composées sur deux colonnes. Il fallait à l'auteur, pour parfaire sa tâche, un courage tenace qui commande l'admiration. Le plus difficile d'ailleurs, peut-être, est moins de récolter des milliers et des milliers de faits que d'opérer, dans cette récolte, le tri nécessaire. Alors intervient le véritable jugement historique, celui qui, sans se soucier de morale ou de politique, s'attache à la seule importance du fait considéré comme cause ou comme symptôme. Envisagée sous cet angle, la chronologie idéale ne pourrait sans doute qu'être l'œuvre, lentement mûrie, de celui qu'un ironiste appellerait un « spécialiste de l'histoire générale », qui plus est doublé de ce que, faute de mieux, j'appellerai un philosophe : avouons que les exigences de l'histoire actuelle n'en favorisent guère l'apparition.

Une tendance heureuse s'affirme dans ce livre, dont le titre, *Chronologie des civilisations*, est neuf et l'intention qu'il exprime, alléchante. En fait, un gros effort a été accompli pour ménager, à côté des événements politiques, une place aux faits de civilisation. Suffisante? La politique demeure très largement prépondérante, à vrai dire étouffante lorsqu'on songe au titre : c'est celui-ci qui s'adapte mal à un volume conçu dans le cadre général de la collection *Clio*. Et quels faits? Certaines évolutions économiques ou sociales s'accrochent péniblement à des dates. Il y a peu de chances, surtout, pour que mentions et exclusions apparaissent, toujours et aux yeux de tous, pertinentes. Le curé d'Ars et les premiers miracles de Lourdes : va pour celui-là et fort bien pour ceux-ci ; mais rien de Lisieux. L'invention des frères Lumière : indispensable ; mais, lorsque la rubrique « Vie de l'esprit » ne s'arrête